

Valère Novarina

Le Monologue d'Adramélech



Extrait de la publication

Le Monologue d'Adramélech

Valère Novarina

Le Monologue
d'Adramélech

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-301-2
www.pol-editeur.fr

Adramélech ! Adramélech ! (*Il entre*) Satanés marmillards de billions d'apparents ! Six cent quatre-vingt-dix mille millions de trilliards de billions ! L'Adramélech, son labeur est à son comble. Adramélech !... Sire ? Je t'ai formé de limon. Et où je vais ? Bien à l'abri sous ton paletot de planches ronger ta souche vite éclusée. Oui Diable, j'y vais c'est sûr à toute vitesse. Ainsi je parle à celui qui me lorgnerait et m'épierait par la lunette. Les neuf quarts de nos vies

sont mangés en heures stupides de stances de staces de va-et-vient ! Nous lèverons nos bras et votre tête va tomber. Ah je suis mal content de ma vie de trajet à stations ridicules ! Ma tête est trop triangulaire, pas assez ronde à mon idée : mes bras sont bons, pas assez longs et m'en manque huit pour en faire dix.

Silence, Adraméon, Ablamélion, Ablamélech, tais-toi ou monte, mais parle plus ! Marne à ma pioche et glose à mes talons ! Mille sommes en bas, une seule poignée occupe les lieux. Y sont dans leur séjour. Leurs yeux ne nous voient pas mais nous nous les voyons, mais leurs yeux nous voient pas et eux ne nous voient là. Silence,

Albert Billoux, grimpe en silence, redresse la tête et donne du cul ! Adramélusse. Veille à ta gueule, vieux répliqueur, elle va bondir d'ma tête brandie, la locutrice, surgir d'mon hanche, sortir d'la tombe, t'mordre aux oreilles ! Le nombre de nos enfants est mort d'éparpillon, nos gigantesques provisions sont volatilisées, nous-mêmes sous peu allons au déguillegangladon.

Tranche, allez, hoche, parle, travers la bouche, lance-nous d'un mot fièrement lapé, un bon sifflet qu'il nous ébranle ; de ton hochet vas-tu languer et percer l'air, réponds ou siffle, satané chant, vibre ! Qu'est-ce que tu veux que je réponde ? Veux plus répondre quand on m'appelle.

Silence, votre voix empêche d'avancer les travaux! Silence, vos travaux empêchent d'avancer le vol vocasson de mes voxes! Silence, Abliblalech, ton babillage m'empêche de te compter les pas! C'est le globe entier qui sombre à toute allure! Épargne à nos oreilles tes jets stupides! Qu'est-ce qu'il marmonne çui-ci-là, qu'est-ce qu'il bronche? Rien. Rouspète, gueule agitée. Je ne rouspète pas mais je lance ma clameur géante du trou du bord. Hmmm, hmmm, croyez pas qu'il va mordre? Ça télégraphe, ça télégraphe! Veux pas mordre, veux juste dire. Six cent quatre-vingt-dix mille milliards de milliards de trillions de billions! Veux pas mordre, veux juste dire.

Pour trop longtemps rien n'évolue nos positions, nul trajet ni changement ni modif de céans, rien vient, riant ou abondant, qui désentame l'extrême maigreur de ma pauvre portion. A bas l'allée-venue sempiternelle de logiston à rythmiston !

Arrêtez-le, chef, il résiste et nie galoper. Adramélech ! Mmmmm ? je t'ai formé de limon, ça te plaît pas ? Seul, il s'ennuie, sire. Fallait le doter d'un saxus, le con. Plantons quelqu'un auprès de ce polochon. Adramélech, insomniaque, voilà ton saxus. Merci. Plus une sœur. Merci. Je te flanque d'une sœur pour que tu piaffes moins. Bonjour madame l'homesse, la percée. Cousin, voyez ma cible. Je vous reconnais, proie du

reptat, vous êtes l'arrachée du reptant, toute droite issue du pont d'septembre. Je le sais bien, moi-même fendu j'en viens. Tu réponds rien ? A croire, à croire que l'astre obscur s'acharne lui aussi sur cette bouche obscure : rongeur mangé il s'en nourrit et s'y développe : je vais parler moi-même à ce trou par cette bouche obscure. Parler et le manger, parler et me venger par ce trou. Chienne brute de mes genoux, que me murmure ta langue ? Les murs de nos maisons sont-ils déjà mangés ? Et est-ce que nos airs arrivent encore entiers à vos oreilles ? Je ne puis vous entendre car mes oreilles sont en bois. C'est vos yeux moches qui sont crevés, zébresse de taupe ! Aucun zèbre, il n'y a

depuis longtemps plus d'animaux dans ces régions. A quoi que tu le vois ? Le fût vilain de la cloison. Bien qu'importe l'autre qui dit qui pionce, n'est point tardif bas plutôt d'intention de nuire, de nuire, de nuire, de nuire, de nuire. Mort à l'astre jaune à lumière blanche qui a mangé les animaux ! Maldalbulbe d'albumbliton ! Courage, mameluk, ouvre la hampe et dis salut au grand gobant : un jour il t'apporta lui-même entre ses dents. Est comme la courge et son courgeon : erreur et illusion. Le halètement suffocateur de c't'astre jaune et rainuré répandait rien du tout du temps de mon carnage. Cette brigande-là n'y fut pour rien. Car j'en suis sorti formé tout seul. Et

dû à rien, sauf mal sinon aux furieux chocs des culs. Desquels deux globes, l'affreux tapage m'assourdit mes enfances, si bien que j'en suis, jourd'hui encore, et bien que poilu et barbe au bec, abasourdi et abruti. Le martèlement de la fausse planète à harcèlement, pour rien n'y fut, car c'est au sabre que j'apparus, tout nu, direct et pas vêtu. Et bref ça n'est pas d'aujourd'hui que le vieux mameluk va se mettre à faire des p'tites courbettes à la carquette du n'importe quel des jours qui se dressent. Soleil ou pas, je le salue pas.

Tiens, voilà Ducot qui passe avec sa deux-chevaux. Me fait rappeler qu'on aurait dû s'acheter de quoi avant que ça

ferme. Tonnerre, où est-ce qu'il est ce dépliant ? Et qui c'est qui cogne ? C'est les coups de l'aube, idiot, les premiers rais du vrai louchant. T'entends ? C'est l'aube idiote, les premiers secoups du sale palpant. Répète ! Est rien que le jour ancien qui se ramène encore avec son vieil hi-han. Salut, salut, grand astre cru, tes traits de lumière vive percent le quoi ! Mieux le saluer et remercier pour les parages si joliment qu'il rillumine mécaniquement. Allez, descends et te lève plus, vilain soleil n'apparais plus ! Vœu qu'il exauce aussitôt ce p'tit con. Plus rien de rayon, vl'à d'jà la nuit qui m'tire dessus son sale plafond, et vl'à l'soir avec son soleil qui tombe, et rev'là l'jour qui

m'pointe dessus sa blancheur moche, et rev'là l'soir, y fait tout sombre. Reviens, blond bel et beau ! Va donc coucher vilain rayon ! Nous avons trop mal à nos gîtes et ne voulons plus jame qu'on voie plus rien. Ni de nos museaux ni du tien. Et il s'en va, toujours obéissant, et nous nous nous nous en retournons, traînant nos basses pancartes basses sur cou, où sont inscrites en lettres alphabétiques : ci-gît, sans pain, sans pied et sans futur, la figure noire du pauvre Souchetron, laissé ici tout seul, à l'abandon, pendant que les beaux soleils courants éclairent ailleurs. Méusse solusse soume.

Où sont Jayet, Buron, Lombard, Crucion et nos Louises, je te le dis, Henriette,

où sont passés les autres pigeons ? Et ainsi de suite d'et cætera, et il en va aussi comme ça pour l'été et hiver. Et autres choses encore que je glissais à Élise à toute vitesse sous l'oreiller. Et autres propos qu'elle m'échangeait, et autres mots que je lui rendais jusqu'à ce qu'elle me quitte un beau matin d'avril, frappée par mort appendicite. Hardi, beau piaf, la soupe est consolante, vois ton assiette grande-petite, vide-la rapide, vide ! Inutiles et folles ripailles : quand je l'approche pour m'abreuver, au lieu d'y boire dedans je me vois souffrante dedans. Quoi ? Je m'y vois comme je les vois. Mireille à Lucion s'accouplant : sourds coups des froids, choc des deux culs, coups

des gords broids, choc des deux globes inutilement fessés par l'homme superagité et très vite hors de souffle sans plus d'air. Raconte, raconte ! Tou léte ! Rien réjouit plus mon vieux museau. Aconte, aconté ! Enfant déjà j'étais si sombre qu'on affubla mon corps menu d'une tête joufflue trente fois plus grosse. Racourte, racourte ! Plus vieux du double, j'étais si triste qu'on m'baptisa « l'épluchure », allusion oignasée aux légumes qu'en mon cœur, larmoyant, j'épluchions en sanglant. Racronte, racronte ! Lots des trucs d'avance dont les... Silence, il y a quelqu'un !

Qui es-tu ? Quel est ce nouveau ?
Pierre Illico, fils d'André Illico et de femme

Laget. Il y a une chiffrée avec un lettron pour vous, sans doute peinte au pinceau, j'ai vu par transparence. Merci facton. Cluserez bien quelque chose de chaud? Voulez-vous du bouilli? Pourquoi ce nom d'Illico que vous portez? Alors que tout le monde vous connaît sous celui de Nordicus? Par saint Chien, que nous veut cette bavarde? Nordicus me fut donné par dérision : je viens du Sud. Quant au bouillon merci, je reviens d'un long tour et ai déjà trop bocassé. Relique, que dit l'inscriptat? Peux pas, elle est écrite à trous de couteau ou quasi comme. Des gouttes d'eau banale en ont bouffé les caractères. Assemblage de panneaux peu lisibles à signaux transper-

cés. Il souffle dehors un vent terrible, mais me voici bien au chaud. Encore un verre ? Satanée myopie ! Vouï. Est pas une lettre du vieux Ganglabédus ? Vouï... ce bouquet sur votre table, Adramélech, m'en rappelle un autre, brouté à même l'alpe par la vache à Léon. Sauf que sur l'alpe, les végétaux sont bien plus noirs que ces p'tits vôtres qu'avez plantés pour en orner votre domicile. C'est de l'alpe là-bas, que je vis le monde et me mis à en pomper grandement l'air. Trente nourriciers, chargés d'assurer mon dépôt nuit et jour se battaient à qui couperait le bois de mon feu. Lequel feu devait en principe m'écarter des bêtes. L'honneur étant immense pour eux, ils per-

sévèrent pendant des ans. Jusqu'au moment où dûmes, répandus d'batraciens, envahis d'corvidés, quitter l'alpe et les nôtres. Cinq ans j'avais tout juste. Nous habitons Honfleur, la vive océane éclaboussait joyeusement nos frontons. Muni d'oreilles grandes, neuf, et pas peu fier de mon jeune museau, j'courais la plaine à coups d'fléau pour en manger tout l'pain ! Mes frères chaque soir, en groupe massif, partaient tirer leurs nasses du désert maritime. Tous les matins leurs vingt convois, bondés de gibier, couverts de prises, nous revenaient sans encombre des îles Renommées. Nos aînés nous saluant des voiles, nous les jeunes, leur répondions par signes, juchés tout au som-

met du plus haut des pontons. En ce temps-là il faisait beau. Trou du fond, cessez-vous, tu nous scies l'appareil ! Mais un jour midi sonna soudain l'hiver brutal et je dus fuir en forêt dense chercher où foutre mon corps visible hors de la vue d'tous les oiseaux. Déjà ces noires salopes épiaient les mers, guignaient d'en haut nos agitats. C'est sous du buis et bien caché que j'échappa à leur mangeage. Vrillantes et penchant l'aile affamée, elles gueulaient : « On recherche Illico, où est sa tête, qu'il sorte ! » Ces bêtes s'en allèrent au printemps et je les vis voler à reculons. Elles passèrent l'horizon un soir à sept heures, navrées de leur mauvaise chasse. Mon père les abattit et puis les

Achévé d'imprimer en janvier 2009
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2081
N° d'édition : 164 750
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : février 2009
Imprimé en France



Valère Novarina
Le Monologue d'Adramélech

Cette édition électronique du livre
Le Monologue d'Adramélech de VALÈRE NOVARINA
a été réalisée le 09 décembre 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2009
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782846823012)
Code Sodis : N44006 - ISBN : 9782818003732
Numéro d'édition : 164750